DEUX NOTES D'HÉRALDIQUE

B. HEMMERDINGER / PARIS

I. L'Origine Iranienne du Blason

C'est à un peintre romantique, le vicomte Adalbert de Beaumont, et à ses Recherches sur l'origine du blason et en particulier sur la fleur de lys (Paris, 1853) que remonte la théorie de l'origine orientale du blason.

Dans la présente note, il est question d'origine, non plus orientale, mais, plus précisément, iranienne.

Mon point de départ n'est pas le livre de 1853, mais un article paru en 1912, et où l'archiviste paléographe Max Prinet interroge les orientalistes E. Blochet et M. van Berchem.[1]

L'article de Prinet est contradictoire. D'une part, il comporte une réfutation de la théorie d'A. de Beaumont: «. . . ces armoiries orientales . . . Nous n'en connaissons pas qui . . . soient antérieures au XIIIe siècle . . . il n'est pas légitime de supposer que les Européens aient adopté, à l'imitation des Sarrazins, l'usage des écus armoriés, puisque ces écus armoriés apparaissent en Occident dès le milieu du XIIe siècle, c'est-à-dire plus tôt qu'en Orient.» (De l'origine orientale des armoiries européennes, Archives Héraldiques Suisses, 1912, p. 54.)

D'autre part, il fait état de données qui confirment la théorie de Beaumont, et permettent même de justifier le titre de la présente note, qui les replace brièvement dans une vaste perspective historique.

Prinet écrit (l. c., p. 57): «le Chah Namè, d'une part, les armoiries égyptiennes des XIIIe, XIVe et XVe siècles, d'autre part, nous révèlent deux étapes différentes d'un même système emblématique . . . dont le berceau est inconnu.»

Prinet ruine ainsi sa propre réfutation de la théorie de Beaumont, car l'auteur du Shāhnāmeh, Firdausī, est mort en 1020 ou en 1025/1026. D'autre part, contrairement à ce que dit Prinet, le berceau de ce système emblématique n'est pas inconnu. En effet, A. Christensen (L'Iran sous les Sassanides[2], Copenhague, 1944, 211) remarque: «Dans les parties du Shāhnāmeh de Firdausī qui traitent des temps légendaires des Kayanides, le poète décrit souvent les bannières des anciens héros, et comme ces descriptions remontent à des sources sassanides, ce sont sans doute des drapeaux sassanides qui en ont fourni les modèles.» En outre, des Sassa-

---

[1] Dans sa monographie exemplaire (Saracenic Heraldry, Oxford, 1933), Leo A. Mayer ne pose pas le problème de l'origine de l'héraldique sarrasine.

nides on remonte aux Achéménides grâce à l'important article de F. Sarre (Die altorientalischen Feldzeichen, Klio 3 [1903] 348–361). «In art as in other spheres the new national spirit of the Sassanian Empire was a conscious imitation of the Achaemenids.» (J. H. Iliffe, Persia and the Ancient World, apud A. J. Arberry, The Legacy of Persia, Oxford, 1953, p. 35).

En 651 après J.-C., la monarchie sassanide est anéantie par la conquête arabe, mais la civilisation iranienne n'en meurt pas. Non seulement elle résiste victorieusement à 150 ans d'arabisation forcée, mais encore elle sera assez vigoureuse pour iraniser les conquérants turcs, qui, à leur tour, iraniseront leurs conquêtes occidentales. L'historien Doukas parle de Τουρκοπέρσαι et de Περσοτοῦρκοι.

Cette pérennité explique que certaines traditions des Achéménides puissent se retrouver dans l'Empire Ottoman. Chez Xénophon (V^{e}–IVe siècle avant J.-C.), le mot θύραι désigne la cour de Perse (F. W. Sturz, Lexicon Xenophonteum, II, Leipzig, 1802, p. 550). L'Empire Ottoman héritera cette image des Achéménides, et, jusqu'au XXe siècle, se présentera comme la Porte ou la Sublime Porte.

Dans ces conditions, il est naturel que l'héraldique iranienne passe des bannières des Sassanides aux écus de l'Égypte des Mamluks. Prinet (l. c., p. 57) remarque: «Le meilleur argument ... est peut-être l'emploi que l'on a fait, en Égypte, du mot rank, pour désigner les armoiries. C'est, prononcé à la façon arabe, le mot persan rang, qui signifie proprement couleur.» On dit räng en persan et reng en turc (K. Lokotsch, Etymologisches Wörterbuch, Heidelberg, 1927, p. 136, n^{0} 1700).

On objectera peut-être que le blason est contraire à l'esprit de l'Islām. Mais on peut en dire autant des figures que l'on rencontre à partir du XIIe siècle sur les monnaies des dynasties turques: Selǧukides, Zengides, Artuqides (cf. J. G. Ch. Adler, Collectio Nova Nummorum Cuficorum, Copenhague, 1792, p. 113).

Or c'est à ces Turcs iranisés que les Francs ont affaire dès la première croisade (1096–1099). Dès lors, le blason ne tardera pas à s'implanter en Occident. «La première trace certaine d'un écu devenu héréditaire se rencontre en 1127.» (L. Bouly de Lesdain, Les plus anciennes armoiries françaises [1127–1300], Archives Héraldiques Suisses, 1897, p. 71).

II. L'Héraldique Impériale Byzantine

D'après F. Dölger (BZ 34 [1934] 471–472; 35 [1935] 506), c'est avant 1348, ou, à la rigueur, avant 1330, que l'aigle à deux têtes devient une figure du blason impérial byzantin. Or B. von Köhne mentionne un manuscrit héraldique d'après lequel Andronic III (1325–1341) fut le premier empereur byzantin à porter cette figure fantastique, qui était déjà connue des Hittites, et qu'en Grèce le peuple appelle τὸ ἅγιο πουλί: «Der Doppel-

adler kommt nach diesem Manuscripte, zuerst bei Andronikos III., dem Jüngeren vor» (Vom Doppeladler, Berliner Blätter für Münz-, Siegel- und Wappenkunde 6 [1871–1873] 7).

Ce codex avait été signalé à B. von Köhne, numismate, baron prussien et fonctionnaire à la cour de Russie, par Paul Lacroix (alias le bibliophile Jacob) qui, depuis 1855, était conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Il s'agit d'un manuscrit en trois tomes: Parisinus Arsenal 5008–5010 (olim 692 H. F.). Bien qu'il appartînt à un monde cosmopolite où l'on savait le français à la perfection, B. de Köhne semble avoir mal compris une lettre de son ami Lacroix. En effet, contrairement à ce que dit B. von Köhne (p. 6), le manuscrit n'a jamais appartenu à Du Cange.[2] B. von Köhne va jusqu'à écrire (p. 7) que le codex aurait été légué par le cardinal de Mailly à Du Cange. Or le cardinal est mort en 1721, et Du Cange en 1688!

Il s'agit d'un album extrêmement détaillé, qui est tout à la fois héraldique, généalogique et chronologique. Ce beau manuscrit, dont les blasons ont des couleurs très fraîches, est de la main de Philippe-Nicolas d'Aumale, marquis d'Haucourt, seigneur de Gennes, de Villers Outréau et de Mondétour. Le tome III est daté «1659 à Vilers Autreau» (folio A).

On comprend qu'un manuscrit aussi récent ait été dédaigné par les byzantinistes, d'autant plus que cet album français est un lit de Procruste pour l'héraldique byzantine, dénaturée parce qu'elle y est soumise à des règles qui ne sont pas les siennes.

A partir de 1325, les Paléologues portent de gueules à l'aigle à deux têtes éployée d'or sur leurs σουππέδια[3], et de gueules à la croix d'or cantonnée de B symétriques du même sur leurs φλάμουλα. Mais vit-on jamais à Byzance les deux blasons sur un même écu? Tel est pourtant, dans notre album, le cas pour celui d'Andronic III. En outre, en dehors de monuments figurés occidentaux ou occidentalisants, l'écu servit-il jamais de support aux armes impériales byzantines?[4] Telle est pourtant la règle dans notre album.

[2] C'est tant pis pour le grand Du Cange, dont les connaissances en la matière sont misérables. Pour Du Cange (Familiae Byzantinae, Paris, 1680, pp. 218 et 230), les Laskarides portaient de gueules à l'aigle à deux têtes éployée d'or, et les Paléologues de gueules à la croix d'or cantonnée de quatre B symétriques du même.

[3] Sur les portraits impériaux, le σουππέδιον, encore dépourvu d'armoiries, apparaît avec Alexis Ier Comnène (1081–1118) (Vaticanus gr. 666, s. XII., folio 2v; S. P. Lampros, Λεύκωμα Βυζαντινῶν Αὐτοκρατόρων, Athènes, 1930, πίναξ 65). Le mot hybride σουππέδιον, qui résulte du croisement du latin suppedaneum et du grec ὑποπόδιον, doit être antérieur à 540. De même, φλάμουλον n'est autre que le latin flammula, qui désigne chez Végèce une flamme, un guidon de cavalerie.

[4] Cela ne veut pas dire que l'écu soit inconnu au XIIIe siècle dans le domaine byzantin, où certains saints militaires portent l'écu écartelé comme des chevaliers francs. Tel est le cas de saint Théodore sur un camée du British Museum (O. M. Dalton, Catalogue of Early Christian Antiquities, London, 1901, p. 137, n° 693) et de saint Georges sur une icone en bois sculpté qui vient de Kastoria (Musée Byzantin d'Athènes, n° 89; L'Art Byzantin Art Européen, Athènes, 1964, planche 237).

J. Ebersolt publie la photographie de trois plaques sculptées qui proviennent de Galata (Mélanges G. Schlumberger, II, Paris, 1924, p. 433). A. V. Solovjev (Les emblèmes héraldiques de Byzance et les Slaves, Seminarium Kondakovianum 7 [1935] p. 160, note 238) a raison de penser que la plaque de la figure 83, qui présente la croix cantonnée des quatre B symétriques, est aux armes de Byzance, et non de Gênes comme le voudrait Ebersolt. Les plaques des figures 81 et 82, qui présentent la croix seule, sont également aux armes de Byzance, car, sur une carte qui se trouve aux folios 113v–114r du Parisinus lat. 7239 et qui a été publiée par F. Babinger (An Italian Map of the Balkans, Presumably Owned by Mehmed II, the Conqueror [1452–53], Imago Mundi 8 [1951] entre les pages 8 et 9), la bannière à la croix seule flotte sur les villes byzantines, tandis que les deux bannières (à la croix cantonnée et à la croix seule) flottent sur Constantinople. Il est très remarquable qu'Ebersolt présente ces plaques la tête en bas: il en fait ainsi des écus, alors qu'elles étaient des ogives quand elles surmontaient les portes de la ville. On se reportera au schéma d'A. G. Paspatis (Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 42) et au croquis publié par A. van Millingen (Byzantine Constantinople, London, 1899, p. 112).[5]

Néanmoins, malgré son gallicisme déformant et sa date tardive, notre album est une source capitale pour l'héraldique byzantine. Remarquablement informé, il ne nous apprend pas seulement qu'Andronic III fut le premier à porter l'aigle à deux têtes (page 1 = 1 bis = 3 du Codex 5008). Il nous apprend aussi qu'Alexis III Ange Comnène (1195–1203) portait de gueules à l'aigle à une tête éployée d'or (au même folio). Enfin, les «Courtenay – Constantinople» portant de gueules à la croix d'or cantonnée de quatre besants du même, chargés d'une croisette de gueules et accompagnés chacun de quatre croisettes d'or, notre album (p. 5 = 6) nous apprend: 1° que ces armes étaient déjà celles de Baudouin Ier de Hainaut (1204–1205); 2° que Baudouin portait les quatre besants chargés, non seulement de croisettes, mais encore de B symétriques.[6]

On va voir que ces indications concordent avec les autres éléments dont on dispose, et qu'elles suggèrent des interprétations nouvelles.

Se référant à l'article de G. Schlumberger (Sceaux et bulles des empereurs latins de Constantinople, Bulletin Monumental, 1890, 5–29), Max Prinet fait les remarques suivantes: une bulle en plomb de Henri de Hainaut, qui régna de 1206 à 1216, porte déjà la croix cantonnée de quatre besants chargés d'une croix; on ne saurait donc, pour désigner son blason, employer l'expression consacrée «armoiries de Courtenay – Constantinople» (Les armoiries des empereurs latins de Constanti-

[5] En Angleterre, dans le Codex British Museum Old Royal 14 C. VII, Matthieu Paris, moine de St. Albans, mort en 1259, dessine la tête en bas les écus des monarques défunts. Mais c'est là une ressemblance purement extérieure.

[6] Dans notre album, Baudouin porte sur tout d'or au lion fier de sable (les armes de Flandre).

nople, Revue Numismatique, 1911, p. 253). Dans ces conditions, il est tout naturel que notre album, toujours bien informé, attribue ces armoiries au frère aîné de Henri, Baudouin.

D'autre part, si les quatre besants de l'écu de Baudouin sont chargés de B symétriques, il est clair que nous avons là le prototype des armes que les Paléologues porteront sur leurs φλάμουλα (la croix cantonnée de B symétriques). Même les couleurs sont identiques.

Enfin, alors que l'on a suggéré plusieurs interprétations grecques des quatre B (Solovjev, l. c., p. 159), le B doit être simplement l'initiale de Baudouin.

Le fait qu'Alexis III Ange Comnène porte de gueules à l'aigle à une tête éployée d'or est à rapprocher du tombeau que Salomon Schweigger (Σιωπικός), chapelain de l'ambassade du Saint-Empire à Constantinople en 1581, avait vu au monastère de la Pammakaristos (Ein newe Reyssbeschreibung auss Teutschland nach Constantinopel und Jerusalem[4], Nürnberg, 1639, pp. 119–120; figure p. 120). Le tombeau présentait, dans un cartouche elliptique, l'inscription Ἀλέξιος Κομνηνός, αὐτοκράτωρ τῶν Ῥωμαίων. A droite du cartouche, une aigle à une tête éployée. R. Janin (Les églises et les monastères, Paris, 1953, p. 220) remarque qu'il ne saurait s'agir d'Alexis I[er] Comnène, car il fut enterré au monastère du Christ Philanthrope; ni d'Alexis III Ange (Comnène), puisqu'il mourut à Nicée. Le savant assomptionniste ne donne pas de raisons suffisantes pour écarter Alexis II Comnène (1180–1183). Mais j'opte pour un outsider, Alexis IV Ange (Comnène) (1203–1204), car nous savons par notre album que les Anges portaient l'aigle en 1203.

Les derniers Anges ont donc porté de gueules à l'aigle à une tête éployée d'or. Il en a été de même des Laskarides et des Paléologues jusqu'à 1325. C'est ce dont témoignent les σουππέδια armoriés sur les miniatures du Monacensis gr. 442, écrit entre 1341 et 1355. Il s'agit des portraits de Théodore II Laskaris (1254-1258), Michel VIII Paléologue (1258–1282) et Andronic II Paléologue (1282–1328) (folios 7[v], 174[r] et 175[v]; Lampros, Λεύκωμα 73, 75 et 77; A. Heisenberg, Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit, Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-philologische und historische Klasse, 1920, 10. Abhandlung, Tafeln I–III). Heisenberg (p. 22) a montré que c'est à la suite d'une retouche que l'une des deux aigles du σουππέδιον de Théodore Laskaris a deux têtes au lieu d'une.

L'adoption de l'aigle à deux têtes par Andronic III est très suggestive.

Certes, il est dangereux de chercher à formuler ce que peut symboliser, à un moment donné, l'aigle à deux têtes pour tel souverain ou tel état dont il est l'emblème, car on trouve toujours quelque chose.[7]

---

[7] Dans le Codex British Museum Old Royal 14 C. VII, Matthieu Paris, dessinant les armes de son contemporain Frédéric II Hohenstaufen (1198–1250), lui fait porter d'or à l'aigle à deux têtes éployée de sable. Or l'écu est sur-

Malgré ces réserves qui s'imposaient, je propose une explication qui me semble évidente: si Andronic III adopte l'aigle à deux têtes, c'est que, de 1325 à 1328, il y a deux Andronic sur le trône, Andronic II et Andronic III, le grand-père et le petit-fils. L'aigle à deux têtes a donc dû être adoptée en 1325.

Dans le Parisinus gr. 1242, écrit entre 1370 et 1375, aux folios 5v et 123v, le σουππέδιον de Jean VI Cantacuzène (1341–1355) porte l'aigle à deux têtes (Lampros, Λεύκωμα 81 et 82). En revanche, probablement pour archaïser, Manuel II Paléologue (1391–1425) a un σουππέδιον dont l'aigle n'a qu'une tête (Parisinus suppl. gr. 309, s. XV., p. VI; Lampros, 85).

En résumé, c'est des derniers Anges, par l'intermédiaire des Laskarides, que les Paléologues ont hérité l'aigle à une tête de leurs σουππέδια. C'est en 1325 que cette figure est remplacée par l'aigle à deux têtes, symbole de la présence simultanée sur le trône impérial des deux Andronic. D'autre part, c'est de Baudouin Ier de Hainaut que les Paléologues ont hérité les armoiries de leurs φλάμουλα: la croix cantonnée de quatre B symétriques (le B étant l'initiale de Baudouin).

---

monté de deux couronnes, dont l'une est présentée comme «corona Jerusalem» et l'autre comme «corona Siciliae» (Historia Minor, ed. Sir F. Madden, III, London, 1869, p. 88). L'explication est ingénieuse. Le seul malheur, c'est que l'aigle de Frédéric II n'avait qu'une tête! C'est ce qui ressort de la monographie de J. Deér (Adler aus der Zeit Friedrichs II.: Victrix Aquila. Apud P. E. Schramm, Kaiser Friedrichs II. Herrschaftszeichen, Göttingen, 1955, pp. 88–124 et figures 40–86). La seule exception est une pièce qui remonte à la minorité de Frédéric (599 H. = A. D. 1202). (D. Spinelli, Monete Cufiche Battute da Principi Langobardi, Normanni e Suevi nel Regno delle Due Sicilie, Napoli, 1844, p. 124; Tavola XX, numéros 4, 5, 7; XXI, 8; XXIII, 1). Cette pièce bilingue (en arabe et en grec) est à l'instar de celles des Zengides. Dès A. D. 1188, une monnaie de 'Imād al-Dīn Zengī ibn Mōdud, atābeg de Sinjār en Mésopotamie, est frappée de l'aigle à deux têtes. Elle est la première d'une série (Stanley Lane Poole, Catalogue of Oriental Coins in the British Museum, III, London, 1877, pp. 219–220, numéros 615–618). Matthieu Paris a dû s'appuyer sur la monnaie arabisante, frappée au nom de Frédéric en 1202, pour lui attribuer l'aigle à deux têtes, et, dans la suite, les héraldistes, tributaires de Matthieu Paris, ont réussi à convaincre les Césars d'Allemagne que leur aigle avait deux têtes, et non pas une.